

## **SYNTHÈSE DE DOCUMENTS**

### **« La production de l'information »**

#### **Guy de MAUPASSANT, Bel-Ami (1885)**

*Georges Duroy, un jeune arriviste, prétend faire carrière dans le journalisme. Recommandé par un de ses amis, il rencontre un reporter, Saint-Potin, qui est chargé d'aller interroger quelques personnes. Duroy l'accompagne.*

Puis le reporter parla de Mme Walter, une grande dinde, de Norbert de Varenne, un vieux raté, de Rival, une rescapée de Fervacques. Puis il en vint à Forestier : "Quant à celui-là, il a de la chance d'avoir épousé sa femme, voilà tout." Duroy demanda : "Qu'est-ce au juste que sa femme ?" Saint-Potin se frotta les mains : "Oh ! une rouée, une fine mouche. C'est la maîtresse d'un vieux viveur nommé Vaudrec, le comte de Vaudrec, qui l'a dotée et mariée..." Duroy sentit brusquement une sensation de froid, une sorte de crispation nerveuse, un besoin d'injurier et de gifler ce bavard. Mais il l'interrompît simplement pour lui demander : "C'est votre nom, Saint-Potin ?" L'autre répondit avec simplicité : "Non, je m'appelle Thomas. C'est au journal qu'on m'a surnommé Saint-Potin." Et Duroy, payant les consommations, reprit : "Mais il me semble qu'il est tard et que nous avons deux nobles seigneurs à visiter." Saint-Potin se mit à rire : "Vous êtes encore naïf, vous ! Alors vous croyez comme ça que je vais aller demander à ce Chinois et à cet Indien ce qu'ils pensent de l'Angleterre ? Comme si je ne le savais pas mieux qu'eux, ce qu'ils doivent penser pour les lecteurs de *La Vie Française*. J'en ai déjà interviewé cinq cents de ces Chinois, Persans, Hindous, Chiliens, Japonais et autres. Ils répondent tous la même chose, d'après moi. Je n'ai qu'à reprendre mon article sur le dernier venu et à le copier mot pour mot. Ce qui change, par exemple, c'est leur tête, leur nom, leurs titres, leur âge, leur suite. Oh ! là-dessus il ne faut pas d'erreur parce que je serais relevé raide par Le Figaro ou Le Gaulois. Mais sur ce sujet le concierge de l'hôtel Bristol et celui du Continental m'auront renseigné en cinq minutes. Nous irons à pied jusque-là en fumant un cigare. Total : cent sous de voiture à réclamer au journal. Voilà, mon cher, comment on s'y prend, quand on est pratique." Duroy demanda : "Ça doit rapporter bon d'être reporter dans ces conditions-là." Le journaliste répondit avec mystère : "Oui, mais rien ne rapporte autant que les échos, à cause des réclames déguisées." Ils s'étaient levés et suivaient le boulevard, vers la Madeleine. Et Saint-Potin, tout à coup, dit à son compagnon : "Vous savez, si vous avez à faire quelque chose, je n'ai pas besoin de vous, moi." Duroy lui serra la main, et s'en alla.

#### **Alain RÉMOND, « Théâtre de papier », Télérama (1<sup>er</sup> juin 1983)**

Je ne suis pas sûr que la corporation des journalistes, prise dans son ensemble, ait très bonne presse auprès de son propre public. Certes, il y a le « mythe » : le Grand Journaliste qui démasque l'imposture, révèle les magouilles, dénonce les scandales et fait trembler les pouvoirs, Robin des Bois de la machine à écrire. Le cinéma (américain, en particulier) en a proposé de multiples spécimens à l'admiration des foules extatiques... Mais cette recherche du « scoop » a son revers, parfaitement illustré par la pitoyable aventure des Carnets de Hitler. En réalité, je crains que ce ne soit cette dernière image qui s'impose auprès de l'opinion : celle de journalistes sans scrupules, prêts à tout pour obtenir leur exclusivité et la vendre le mieux possible. Non sans raison : le procès du sensationnalisme, de la révélation, dite aiguë, du « scoop » faisandé n'est plus à faire.

Mais il faut aller au-delà de ces généralités, de ces clichés. Comme nous y invitait, l'autre soir, « l'interview » de Thierry Nollin sur FR3. Point de départ : un journaliste de province est chargé d'enquêter sur la tentative d'enlèvement du vice-président du CNPF par un jeune ouvrier. Seul parmi ses collègues, il réussit à rencontrer le père de l'apprenti rapté. Comment l'amener à confier ce qu'il sait de son fils ? Ou, plus brutalement : comment le faire parler (c'est l'analogie journaliste-flic, si souvent utilisée) ? Tel est le dilemme : les lecteurs ont droit à une information

plus complète, plus vivante sur ce fait divers qui, demain, fera la une. Il est le seul en mesure de la fournir. Mais jusqu'où peut-il aller pour l'obtenir ? Que vaut ce droit à l'information face à l'intime tragédie d'un homme ? Et pourtant, c'est ainsi que la presse vit. Et c'est ce que réclament les lecteurs. Ces petits détails, ce « vécu » dont ils sont si friands, il faut bien que quelqu'un les débuse, les obtienne...

La réalité du journaliste, c'est qu'il est celui qui passe, et puis s'en va. Après avoir pris à ceux qui restent le pollen dont il fera son miel. Il n'est pas seulement un voyeur. Il est aussi un voleur. Et il ne peut pas faire autrement : il est là pour ramener l'information. Donc pour la prendre. Il faut bien alimenter la machine. Il est, aussi, truqueur. Pour les besoins de l'histoire, du plaisir des lecteurs à la lire, et du sien propre à l'écrire. La vérité (avec tous les guillemets correctifs qui s'imposent) passe par ses mots. Ce qu'il a entendu, il le recompose, il le réinterprète. Forcément, quelque chose se perd en route. Du réel. Remplacé par le style, la mise en scène. Coups de pouce indispensables de la fiction à la réalité.

C'est finalement, quelque chose de tout à fait tordu, la presse. Un moyen d'information. Un intermédiaire pour mieux saisir, appréhender la complexité du monde. Mais aussi un univers en soi, un organisme protubérant, envahissant, qui finit par trouver en lui-même sa propre finalité, par imposer ses lois, ses mécanismes. On peut (on doit) crier haro sur les margoulins, les escrocs, les marchands de soupe et autres brebis galeuses. Reste qu'ils ne sont que les extrêmes d'un système qui, dans son ensemble, fonctionne selon les mêmes règles (voler et truquer). Et dont nous ne pouvons plus nous passer. Un auto-vampirisme à l'échelle d'une civilisation.

Le monde, désormais, n'existe plus que mangé, digéré, recraché par la presse. Et si nous n'étions plus que les protagonistes d'une gigantesque fiction, les ombres d'un théâtre de papier, oubliant, peu à peu, ce réel que nous croyons êtreindre ?

### **Jean UNGARO, Le traître et l'aventurier (1992)**

*Dans son article " Émergence du journaliste ", Jean Ungaro, professeur de philosophie, analyse plusieurs aspects du journaliste : le héros moderne, le médiateur attendu et dans le passage qui suit, le traître et l'aventurier.*

Aujourd'hui, emporté par le sentiment de sa puissance, rendu parfois arrogant du fait de l'importance des médias, le journaliste finit par se croire autorisé à produire l'événement. D'autant que sa fonction, son rôle, son statut, la place qu'il occupe, font de lui la figure fondamentale du voyeur. Nous saisissons ici ce qu'il y a de trouble quant à la représentation du journaliste. Il touche à quelque chose de très profondément ancré dans notre inconscient : le désir de voir, le désir de savoir, quoi qu'il en coûte. Il prend la double figure du traître et de l'aventurier en trahissant quelque part, en révélant ce qui était caché, en portant ouvertement sur la place publique ce qui aurait dû demeurer connu seulement de quelques initiés ou de quelques intimes. Il nous dévoile, du même coup, notre propre nature. Aventurier, il va fouiller dans l'existence des uns et des autres, il met son nez dans les dossiers douteux pour satisfaire notre désir de savoir, acceptant pour cela d'affronter les dangers que court celui qui s'occupe des affaires des grands de ce monde et fait émerger, en même temps, ce qu'il y a de trouble dans notre désir de savoir. L'imaginaire contemporain dessine ces deux figures complémentaires : le journaliste et le détective privé, deux individus, représentants de la solitude de l'homme moderne, deux voyeurs, deux "fouineurs", figures exemplaires de ce désir en quelque sorte "hors la loi". Nous sommes, face au journaliste, comme des enfants qui jouissent de se faire peur en écoutant des histoires de monstres, nous acceptons de trembler mais comme au cinéma, lorsque nous transpirons d'angoisse devant un film d'horreur. Et ici, la jouissance est encore plus intense puisque c'est de la réalité qu'il est question.

Figure double encore : il représente à la fois notre bonne conscience - il fait exister notre aspiration à la démocratie sous la forme du "droit de savoir" - et notre mauvaise conscience en poussant ce droit jusqu'au morbide de la curiosité la plus indiscreète et la plus indécente. La figure moderne du journaliste s'enracine dans cette image héroïque à laquelle il tient, sous une forme ou sous une autre, que ce soit sous la forme du "correspondant de guerre", du "journaliste d'investigation" ou celle, plus noble, du "commentateur politique" parce qu'il y joue son prestige, c'est-à-dire sa légitimité à occuper la place qu'il occupe. Il veut ignorer que ce "héros " a une part nocturne dont l'ombre mange sournoisement la figure lumineuse.

